

Les maïtronomes de la paix

El Pais – 22 novembre 2009

généreusement traduit par Christophe Vaassen -
christophe.vaassen@eurocontrol.int"

La musique pour argument. Face à un projectile, un hautbois. Ils se font appeler Music Fund et cherchent à instaurer la concorde à coup de portées. Comment ? En récupérant des instruments dans le monde en paix pour les porter sur les zones de conflit.

La formule-bateau « *des instruments pour la paix* » sert généralement à désigner une réalité nébuleuse sur fond de négociations politiques. Mais il n'en va pas de même pour Lukas Pairon. Ce musicien belge, fondateur du groupe Ictus, idéaliste au grand coeur, fait partie des rares personnes qui donnent à cette phrase un sens concret, et il le fait par le biais de son organisation *Music Fund*. L'objectif est simple : récupérer des instruments en Occident et les apporter sur les zones de conflit comme le Proche-Orient, le Congo ou le Mozambique, dans des endroits où un violon, un basson, une flûte, un violoncelle, une guitare ou un piano peuvent contribuer à trouver une issue créative à l'horreur.

M. Pairon remplit un camion et se présente avec son chargement aux écoles d'Afrique ou de Palestine, pour que des élèves puissent développer leur talent malgré des circonstances difficiles. D'abord, il procède à la récolte en Europe, ensuite il la distribue. Les 19 et 20 décembre, il arrive à *La Casa Encendida* de Madrid, avec le soutien de l'organisation *Música de Hoy*, dirigée par M. Xavier Güell, pour emporter ce que les gens lui laisseront au cours des deux jours de campagne. « Nous allons mettre sur pied un hôpital d'instruments pour que quelques luthiers réparent ce qui arrive en mauvais état », assure M José Guirao, le directeur de la *Casa Encendida*.

Après Madrid, M. Pairon se rendra dans les endroits où il est en croisade. Il vient de livrer son chargement à Kinshasa. En janvier, il part pour Gaza et la Cisjordanie, un endroit où il s'est rendu 20 fois ces 10 dernières années. La terre promise, à la fois terre rocheuse et paradis perdu, où vivent aujourd'hui dos à dos israéliens et palestiniens, a de tout temps été émaillée de paraboles quelque peu stériles pour ces lieux. Des gens comme M. Pairon sont tels une manne tangible qui tâche d'instiller l'harmonie au cœur du chaos.

La mèche pacifique allumée à l'époque par le penseur palestinien Edward Saïd et le musicien juif Daniel Barenboim se répand comme une traînée de poudre. Ils récoltent aujourd'hui ce qu'ils ont semé. Les deux compères ont mis leur célébrité au service d'un projet original : le *West-Eastern Divan*, un orchestre réunissant arabes, israéliens et espagnols, dans le but de démontrer qu'il est plus que possible de vivre, travailler et s'adonner à des activités artistiques en commun.

Rares sont ceux qui ont entendu parler de Ramzi Aburedwan... Son exemple mérite d'être cité. Son histoire est celle de son propre peuple. Mais il a décidé de tourner le dos à un destin sans espoir, à une vie sans avenir. Enfant, il était belliqueux. Sa photo, le montrant jetant des pierres avec rage sur les soldats israéliens lors de la première Intifada, a fait le tour du monde. Plus tard, lassé d'un avenir noir de violence, il part pour Angers (France) et apprend à jouer de la viole, du violon, du piano, ... « En général, les palestiniens qui quittent leur terre ne veulent pas y revenir », explique Ramzi. Mais lui a jugé qu'il était bien plus utile de le faire. Et il est revenu. « J'ai voulu partager avec les miens tout ce que j'avais appris », dit-il. Aujourd'hui, il est le directeur de *Al Kamandjati* (qui signifie « le violoniste »), une école de musique sise dans la partie la plus antique de la ville. Il a délaissé les pierres pour des instruments. Il est revenu aux camps de réfugiés à Ramallah, apportant dans sa besace de belles notes pour enseigner et partager avec les siens, à qui il apprend l'art musical, l'idée d'une vie meilleure. Il est devenu une référence dans tout le quartier.

Ils savent qu'il est temps que le peuple se mobilise. L'heure de fondations comme Al Qattan, et d'autres palestiniens tels Duaibis et Maha Abboud Ashkar, qui vivent dans des villes israéliennes comme Nazareth et y mettent sur les rails des initiatives semblables avec leur fils, Naabel, qui est également musicien et membre du *West-Eastern Divan*. « Notre société fleurit. La politique nous a déçus, mais nous avons trouvé une manière de faire face à l'occupation » assure Ziad Khalal, directeur de la fondation *Al Qattan*, qui a son siège à Londres et à Ramallah. Comment ont-ils trouvé les moyens de réagir ? « Nous promovons des activités au sein de la société. Tout ce qui a trait à la culture, à l'éducation et à l'art est pour nous une forme de lutte », explique Khalal.

Lukas Pairon coopère avec ces organisations sur le terrain. Le musicien n'a aucun lien avec la région, mais il s'est engagé pleinement pour la paix qu'il défend par l'art et à travers son activité de coopérant. « Je crois que la solution passe par la compréhension mutuelle et forcée des deux parties, ce qui impose de chercher constamment une troisième voie susceptible de les rapprocher et de les convaincre que leur seul avenir est de parvenir à s'entendre. » La véritable vie en commun. À cette fin, Pairon vient de créer en Belgique une association qui tâche de faire s'entendre les deux peuples dans le cadre d'initiatives conjointes et permanentes. Cette association, *Third Part*, est née du fanatisme pacifique qui anime ce musicien idéaliste : « Notre devise pourrait être : Personne sous boycott, que tous s'entendent », explique-t-il.

Pairon a lancé des projets tant en Israël qu'en Palestine. Quand le *West-Eastern Divan* est né, le Belge a demandé à Barenboim : « Que puis-je faire ? ». Celui-ci lui répondit : « Apporter des instruments ». Inutile de le lui dire deux fois, Pairon a entamé ses campagnes de collecte dans tout l'Occident. Au total, sept pays européens ont collaboré : l'Autriche, l'Allemagne, le Royaume-Uni, la Belgique, la France et les Pays-Bas.

Pour la campagne en Espagne, Music Fund bénéficiera du soutien de musiciens comme Jorge Drexler. « Je suis un fervent enthousiaste de cette idée. Rien n'est plus approprié pour combattre le fondamentalisme que la musique. Ce projet jette des ponts entre l'Europe, Israël et la Palestine, à un moment où la région en a le plus besoin. À un moment marqué du sceau de la peur et de certains intérêts qui font perdurer celle-ci, il faut démontrer que la meilleure voie est celle de la vie en commun et de la compréhension », estime Drexler. Sa *Milonga del moro judío* est une sorte d'hymne pour Music Fund. Les couplets de Chicho Sánchez Ferlosio et les paroles ajoutées par Drexler avant la guerre en Irak reflètent parfaitement l'esprit du projet : « Je suis un arabe juif / qui vit avec les chrétiens. / Je ne sais quel peuple est le mien / ni qui sont mes frères ».

Mais la distribution des instruments sur le terrain ne suffit pas à Pairon. À ce jour, plus de mille instruments ont ainsi été offerts. « Ils ont besoin d'attention. Un piano doit être accordé, un violon a besoin de beaucoup de tendresse, les guitares peuvent être réalisées à l'endroit même où on les utilise ». Autrement dit, le travail de Pairon et de Music Fund ne se limite pas à la distribution. C'est alors que le plus intéressant survient. « Nous formons des accordeurs, nous apprenons à l'aide de luthiers à fabriquer les instruments ».

C'est ainsi que Christian Bertram, luthier de guitares et fan de Paco de Lucía, ou Pierre Helou, technicien en instruments à vent, passent des journées intensives, accordant une concentration extrême à leur travail, dans l'atelier dont dispose Al Kamandjati à Ramallah. C'est là qu'ils règlent les instruments pour les élèves de Ramzi Aburedwan ou qu'ils forment d'autres luthiers, comme Shehade Shelalkeh, que le *New York Times* a rendu célèbre dans le monde entier en racontant son histoire. Celle d'un nouveau luthier en Palestine. Un autre pionnier.

C'est également ainsi qu'Olivier Marie a passé toute cette année à Naplouse. Sa mission : former Sameh As'ad, qui sera le premier accordeur de piano de la ville palestinienne. Olivier et Sameh se retrouvent chaque jour dans le silence de l'atelier d'Olivier, adossé à l'école de musique. Ils ont choisi l'endroit pour une raison essentielle : « Cet endroit est très silencieux. Nous avons besoin de silence absolu pour écouter les problèmes du piano », explique Olivier. Quand ils n'entendent pas le crépitement de quelque mitrailleuse. « C'est à devenir fou », affirme l'accordeur français.

Son amphitryon est Sammi Hammad, fondateur de *Nablus the Culture*. C'est un homme d'affaires rude et engagé, qui tâche de tirer le maximum de son organisation et doit délaissier son usine de fonte. Comme il a du mal à faire fructifier son affaire dans une ville où le chômage touche 67 % de la population, il a décidé d'aller de l'avant et en appelle à la sensibilité des siens. « Je ne produis rien depuis des années parce qu'on ne me laisse pas faire, alors j'organise des concerts, des déclamations de poèmes, des conférences, du théâtre, du cinéma », explique-t-il.

C'est une question de survie. Et de justice : « Après l'occupation de 1967, Israël a entrepris d'annihiler la ville, de la détruire physiquement, mais aussi

de noyer nos racines, nos symboles, notre culture. L'assaut ne fut pas uniquement militaire, ils veulent nous couper de nos racines. Nous n'avons d'autre choix que de reconstruire. Revendiquer à nouveau notre identité ».

C'est également ce qu'essaie de faire Ramzi à Ramallah. Il exhibe avec fierté un essai de ses enfants. « De cette manière, on résiste, on reste dans de bonnes conditions, on garde le moral. La culture va nous aider à supporter tout ça. Quand on est heureux, on est plus résistant », raconte Ramzi. Il le sait bien. Il a grandi à la dure dans un camp de réfugiés. « C'est un endroit difficile, sans loi, ni parc, ni arbre ». C'est pourquoi il sait que la musique leur permettra de s'évader, que le pouvoir de celle-ci est bien plus puissant. Elle ne fait de mal à personne, mais n'est pas passive. Elle bouge et remue : c'est une arme de construction massive. « Nous ne pouvons aspirer à ce que tout se résolve sans que nous ne fassions rien. Attendre, c'est une perte de temps. Le premier impératif au sujet de notre culture, de nos racines, c'est rassembler celles-ci. Elles sont éparées. Les gens ont émigré et ils se perdent. Moi, j'encourage les Palestiniens à revenir. Ainsi, tous ensemble, nous saurons mieux ce qu'il faut faire ».